
SERMON XV.

LA CONSCIENCE SANS REPROCHE.

SERMON SUR ACT. XXIV, 16.

*C'est pourquoi je travaille à avoir une conscience
sans reproche devant Dieu et devant les hommes.*

VOILÀ, M. F., un projet digne d'un être raisonnable, immortel; un projet également noble et sage. Qu'il est différent de ceux dont les mondains sont occupés! Au lieu de ces projets honteux, qu'ils n'oseroient confier aux personnes

dont ils désirent l'estime ; de ces projets à la fois chimériques et petits , présomptueux et mesquins , qui surpassent leurs forces , qui s'étendent au delà du temps qu'ils peuvent avoir pour les accomplir , et qui n'ont cependant pour but que des jouissances passagères , des objets matériels et périssables , l'apôtre forme un projet dont il peut s'honorer aux yeux du ciel et de la terre ; un projet parfaitement en accord avec ses facultés , dont le succès répondra sûrement à ses efforts , et auquel il ne peut trouver d'obstacle que les obstacles qu'il y mettra lui-même ; un projet enfin qui embrasse toute l'existence , toute la durée de l'homme , qui a pour terme , non la félicité de vingt , trente , quarante années , mais celle qu'on ne peut mesurer par le cours des siècles ; mais celle de l'éternité. *J'ai cette espérance en Dieu , qu'il y aura une résurrection des justes et des injustes. C'est pourquoi je travaille à avoir une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes.*

Nous ne pouvons entendre ces paroles sans que notre cœur applaudisse par un mouvement naturel ; et si notre esprit s'attache à les méditer , nous y découvrons un sens profond , une source abondante de réflexions salutaires.

Nous y voyons 1.^o l'étendue de la tâche dont

Saint Paul se reconnoît chargé. 2.^o Le puissant motif qui le soutient et l'anime. 3.^o Enfin, les moyens dont il use pour réussir. *Avoir une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes*, voilà sa tâche. *La résurrection des morts* qu'il espère, qu'il a toujours devant les yeux, voilà son principal motif. Il *travaille*, il s'exerce, voilà les moyens qu'il emploie. C'est à développer la dernière de ces idées que nous consacrons ce discours, après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur les deux premières.

Ecoutez-nous, M. F., avec un cœur docile, et puissent nos réflexions, accompagnées de l'onction du SAINT-ESPRIT, produire en vous des fruits de salut. Ainsi soit-il.

Qu'est-ce que Saint Paul entend par *une conscience sans reproche*? Est-ce celle qui préserve l'homme de tout mal, qui ne conserve la mémoire d'aucune faute? Non, M. F., cette perfection absolue surpasse notre foible nature; elle fera le bonheur des bienheureux dans le ciel, il ne nous est point donné d'y arriver sur la terre. Il croyoit en être encore bien loin, ce grand apôtre qui nous enseigne que *tous les hommes ont péché, et sont privés de l'approbation de Dieu; qu'ils sont justifiés par un pur effet de sa grâce* (1), et qui

(1) Rom. III, 23. 24.

s'appeloit lui-même *le premier des pécheurs* (1).

Une conscience sans reproche est celle qui, lorsqu'elle n'a pu garantir l'homme d'une chute, le conduit au Sauveur des hommes, le remplit de foi, de reconnaissance et d'amour. C'est celle qui nous préservant d'illusions et de souillures, nous montre la route que nous devons suivre, en éclaire tous les points, et nous instruisant sur tous nos devoirs, nous fait craindre d'en négliger aucun.

Elle doit l'être également *devant Dieu et devant les hommes*, c'est-à-dire, que nous nous devons montrer attentifs à présenter au Seigneur nos hommages, notre adoration, notre dévouement, et à payer à nos semblables le tribut d'égards et de services que nous leur devons; car ce sont là deux parties du même tout, deux branches de la même tige. La religion les unit sans cesse, et nous défend de les séparer.

Il y a plus; cette explication ne rend pas suffisamment à mon gré la pensée de l'apôtre. Il semble envisager non-seulement la réunion des vertus, mais aussi leur perfection et la pureté des motifs qui nous animent. Il semble vouloir dépeindre une conduite également digne d'être ap-

(1) 1 Tim. I, 15.

prouvée des hommes qui jugent sur l'apparence ,
et de Dieu qui lit dans les cœurs.

Voilà le but que se proposoit Saint Paul. C'est pour cela, disoit-il, que *Jésus-Christ m'à pris à lui* (1). Telle est la vocation du chrétien. Voilà ce que demande de nous cette religion si méconnue, que des insensés ont cru pouvoir retrancher de l'édifice social.

Mais si la religion nous impose le grand devoir d'acquérir *une conscience sans reproche*, elle nous fournit de puissans motifs pour nous y porter ; et c'est ici un des plus beaux points de vue sous lesquels on puisse l'envisager ; c'est ici une des merveilles de la sagesse de notre Dieu. Chacune des vérités qu'il a daigné nous faire connoître devient un des appuis, un des fondemens du grand édifice de la morale. Tandis que chez les païens, si je puis me permettre ce rapprochement, les dogmes marqués du sceau de l'erreur, n'étoient pour la plupart que d'absurdes rêveries étrangères à la morale, et souvent propres à la corrompre, notre religion divine en fait les grands mobiles, les grands leviers de l'âme humaine qu'elle appelle à la perfection. Ce sont eux qui dissipent les illusions des objets sensibles, décolorent ces objets

(1) Philipp. III, 12.

Tom. II

périssables, éteignent les passions terrestres , et nous proposant un but plus noble, réveillent , exaltent nos plus belles facultés.

Dans le plan majestueux de la religion , dans cette magnifique ordonnance , chaque dogme se lie à une idée morale , à une vertu. Il est la colonne autour de laquelle on la voit s'élever et fleurir. Ainsi la connoissance d'un Dieu Créateur produit en nous la soumission à ses lois ; l'immortalité de l'âme , l'élévation des sentimens ; la pensée d'une Providence qui veille sur notre sort, la résignation, une patience d'amour et d'abandon bien différente de cette disposition amère et contrainte qui fléchit sous le joug de la nécessité. Un Dieu offensé qui nous remet une somme immense, invite au support et à la clémence envers nos frères. Un Sauveur mort pour les hommes , nous presse de nous donner à lui. Considéré sous le point de vue d'une satisfaction que l'homme ne pouvoit faire par lui-même , ce dogme terrasse l'orgueil et fait naître l'humilité. L'attente d'une résurrection , d'une époque solennelle où tous ceux qui auront vécu , rappelés à la vie pour être jugés , renaîtront pour un malheur sans fin ou pour une éternelle félicité , cette attente enflamme notre émulation : elle inspire une vigilance attentive et soutenue , animée d'espoir et de crainte.

Que penserons-nous donc de ceux qu'on entend vanter la morale aux dépens du dogme, demander qu'on leur parle de l'un et qu'on se taise sur l'autre, comme si ces deux choses pouvaient être séparées? Seroit-ce qu'une morale sans dogmes, c'est-à-dire, une loi dépourvue de sanction, leur présente un aspect moins gênant, ne trouble point la paix de leur vie et n'importune point leur conscience? De tels hommes parlent-ils au hasard? Répètent-ils sans réflexion ce qu'ils ont ouï dire? ou bien leur vue est-elle si courte, leur conception si bornée, qu'ils n'aperçoivent point la liaison intime de ces deux choses? Insensés! ils prétendent respecter l'édifice, et ils s'efforcent d'en arracher les fondemens! Ils se vantent d'estimer le fruit, et ils voudroient couper l'arbre qui le porte!

Eh! dans quel siècle a-t-on vu des vertus sans motif, de grandes actions sans mobile? Qu'on ouvre les fastes de l'histoire. De tout temps les grandes choses ont été l'effet d'une grande pensée, d'un sentiment profond, d'une forte passion produite par le désir ou par la crainte, d'une imagination vivement frappée par un objet qui l'absorboit. Les héros anciens ne voyoient que la gloire, n'aspiroient qu'à l'immortalité. Le héros de la foi combat pour une gloire plus

belle, pour une immortalité plus vraie. Tel fut Saint Paul; c'est la résurrection des justes et des injustes qui se présente à son esprit, qui soutient son courage et l'anime dans ses travaux. Vivement frappé de cette image, il n'a plus qu'un objet, qu'un sentiment, qu'une pensée. *C'est pourquoi, s'écrie-t-il, je travaille à avoir une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes.*

Et nous, M. F., y pensons-nous? Nous n'avons pas sans doute un moindre intérêt que l'apôtre à nous préparer à cette grande époque. Nous marchons dans la même carrière. Notre vie sera terminée comme la sienne, par l'éternité. Nous sommes assignés comme lui, à comparoître en jugement. Au dernier jour, nous serons nécessairement placés à la droite ou à la gauche de notre Juge. Nous serons nécessairement les compagnons de félicité des Esprits bienheureux ou les compagnons d'infortune des habitans de l'abîme.

Laissons donc, laissons les enfans du siècle s'agiter pour ce qui n'a que l'apparence, se consumer pour acquérir une fumée de gloire ou de vaines richesses qu'ils n'emporteront point avec eux, qui ne sauroient apaiser leurs souffrances sur un lit de maladie, qui sont impuissantes pour calmer les angoisses du cœur ou gué-

rir ses blessures, qui ne leur rendront point la joie dans les infirmités de la vieillesse, et ne les soutiendront point aux approches de la mort, aux pieds du tribunal de leur Juge. Pour nous, formons de plus nobles projets. Que notre ambition soit comme celle de Saint Paul d'acquérir le plus précieux des trésors, *une conscience sans reproche.*

Mais que faut-il faire pour y réussir, c'est ce qu'il nous reste à examiner, et c'est le principal sujet de ce discours.

Je travaille, ou comme on peut traduire aussi, *je m'exerce continuellement à rendre ma conscience sans reproche devant...*

Il est sans doute des précautions à prendre, des moyens à mettre en œuvre pour obtenir un avantage si précieux. Je les réduis à deux principaux :

1.^o Conserver, autant qu'il est en nous, l'instinct de la conscience.

2.^o Le régler, le régénérer par l'Évangile.

I. Je dis d'abord, conserver l'instinct de la conscience.

C'est sans doute un beau présent du Créateur que cet invisible censeur qui parle au dedans de nous, nous reprend, nous dirige, dont les accents deviennent plus imposans, plus éner-

giques à l'heure où nos facultés s'affoiblissent, où toutes les jouissances terrestres s'évanouissent pour nous, à l'heure de la mort. C'est un beau présent du Créateur que cette voix intérieure qui se fait entendre au savant et à l'homme simple, au monarque et au berger ; qui sans étude et sans art, prévenant même toute discussion, s'élève en faveur de la vérité et de la justice ; mais cette conscience accordée à l'homme libre, par une suite de cette liberté même, est sujette à s'altérer comme tous les autres dons qu'il a reçus : il faut donc s'appliquer à la préserver d'altération. Or, ses principaux attributs sont de reprendre et d'éclairer : ce sont l'autorité et la lumière. Elle n'est pas un simple moraliste qui nous indique froidement la route que nous devons prendre, et nous voit ensuite d'un œil insouciant, suivre celle qu'il nous plaît de choisir. Elle nous punit de nos égaremens ; elle venge la loi que nous avons violée ; elle murmure ; elle se plaint ; elle s'indigne ; elle tonne dans l'âme du transgresseur ; et c'est là, M. F., le plus étonnant, le plus divin de ses attributs, celui qui proclame avec force le Dieu dont elle a reçu sa mission.

Pour conserver cette autorité dans sa plénitude, il faut respecter la conscience ; il faut s'accoutumer à lui obéir. C'est ainsi qu'elle acquerra

chaque jour plus de délicatesse et d'énergie. Si nous lui résistons au contraire, sa voix, chaque jour plus foible, finira par s'éteindre. Le premier châtiment de celui qui la méprise est de ne plus l'entendre. Semblable à l'ami rebuté qui ne vous adresse plus de conseils importuns ; semblable au père dont on a dédaigné les avis, et qui s'éloigne en gémissant, elle cesse de parler à celui qui n'est pas docile à ses remontrances.

Elle est encore délicate, énergique chez ce jeune homme nouvellement reçu dans l'Eglise, et qui vient de s'approcher avec émotion des autels pour la première fois. Il s'effraie à l'idée du péché ; il s'écrie, comme autrefois le jeune Joseph : *Ferois-je un si grand mal et pécherois-je contre mon Dieu* (1) ! Cependant si ce frein salutaire ne l'arrête point, ou du moins ne le ramène pas bientôt dans les sentiers de la justice, sa sensibilité s'émoussera peu à peu ; il tombera par degrés dans l'endurcissement. Le souvenir d'une première faute étoit pour son âme un tourment, un insupportable fardeau : à mesure qu'il retombera, cette douleur sera toujours moins vive et moins pressante ; il en viendra à porter le poids du remords presque sans s'en

(1) Genès. XXXIX, 9.

apercevoir, jusqu'au moment terrible où il sera trop tard.

Mais pour conserver une conscience sans reproche, ce seroit peu de ne pas la réduire à cet état de dégradation, où elle ne se souvient plus qu'elle fut chargée par le Très-Haut d'être la surveillante de l'homme, où elle voit le mal en silence et ne proteste plus contre lui. Il est un autre abus bien plus commun, c'est d'obscurcir ses clartés, et lorsque le cœur se refuse à faire ce qu'elle ordonne, de la séduire elle-même, afin qu'elle approuve ce que nous voulons faire. C'est de corrompre son juge au lieu de le braver, d'é luder ses décisions au lieu d'y résister.

Cette manière de pervertir la conscience, moins révoltante au premier aspect qu'une désobéissance ouverte, est bien plus dangereuse. Elle ajoute la corruption des principes à la corruption des penchans. Elle ne laisse dans l'homme plus rien de sain, plus rien qui puisse le rappeler à lui-même et le rendre à la vertu. La conscience avilie du coupable peut se réveiller : elle reprend par intervalles sa puissance et ses terreurs ; mais celle qui s'est accoutumée à se payer de sophismes, à *appeler le bien mal et le mal bien* ; celle qui est devenue fausse et mensongère, ne retrouvera jamais sa droiture originelle ; son instinct

moral est détruit. Ce voile que vous étendez sur vos yeux, pécheurs ; ce voile ne se lèvera plus. Victime de cet art funeste auquel vous vous êtes formés, de colorer l'erreur, de pallier vos fautes, vous avez amassé autour de vous les nuages ; vous avez fermé tout passage à la vérité : elle ne sauroit plus pénétrer jusqu'à vous ; vous êtes condamnés à ne plus la voir.

Craignons donc, M. C. F., craignons, plus que tout, les faux raisonnemens, les vains subterfuges, les trompeuses excuses qui pourroient nous conduire à cet aveuglement fatal. Soyons toujours sincères et droits vis-à-vis de nous-mêmes. Au lieu d'écouter ce misérable amour-propre qui se refuse à convenir d'un tort, fût-ce intérieurement, mettons notre gloire à rendre hommage à la loi, lors même que nous l'avons violée. Pour avoir une conscience sans reproche, *exerçons-nous*, suivant l'expression de Saint-Paul, *exerçons-nous* à nous juger nous-mêmes avec impartialité, à porter sur nos actions un œil sévère et désintéressé. Supposons que ce procédé auquel notre intérêt nous invite, un autre se le permit ; que cette tentation qui s'offre à nous, un autre y sucombât, examinons sous quel jour leur conduite s'offrirait à nos yeux, quel jugement nous en porterions.

Citons-nous par la pensée au tribunal de nos concitoyens, de nos voisins, du public. Demandons-nous quelle impression fera sur eux telle ou telle démarche ; à quels motifs ils seront tentés de l'attribuer, quel rang elle nous donnera dans leur estime. Empruntons, pour nous mieux voir, les yeux même de nos ennemis, de nos envieux : dans les traits que lance la haine il y a toujours quelque air de ressemblance, quelque trait de vérité, et d'ordinaire, c'est ce trait qui nous blesse et nous porte une atteinte plus sensible. Surtout, M. F., si nous désirons de conserver une conscience sans reproche, écoutons, écoutons avec attention ce premier arrêt qu'elle prononce, ce premier cri qu'elle jette au fond de notre cœur, lorsque nous sommes sur le point de commettre le péché. C'est la voix de Dieu même. Si quelque répugnance, si quelque penchant secret lui ferme nos oreilles ; si nous désirons d'échapper à ses décisions, alors s'élève une autre voix, voix séductrice et trompeuse ; c'est celle des passions. Avec plus d'art et d'astuce que le praticien le plus habile dans l'art de la chicane ; l'avarice, l'orgueil, la volupté viennent plaider leur cause ; elles colorent, elles dénaturent les objets ; nous les écoutons avec complaisance ; séduits par l'illusion que nous avons provoquée, nous voyons nos scru-

pules se dissiper; nous péchons avec sécurité; nous perdons jusqu'au souvenir de ce premier instant où un rayon de vérité a brillé à nos yeux. *Dieu a créé l'homme droit, dit l'Écriture, mais ils ont cherché beaucoup de discours* (1). Hélas! telle est la foiblesse de l'homme et sa misère: ainsi que dans notre cœur le principe du mal germe à côté de celui du bien, ainsi dans notre entendement auprès de la lumière sont les ténèbres: du marais fangeux de notre corruption s'élèvent des vapeurs funestes qui font pâlir le flambeau de la conscience.

II. Respecter l'autorité de cette conscience, faire tout ce que la raison indique pour lui conserver ses clartés naturelles, c'est déjà beaucoup sans doute, et cependant, M. F., ce ne seroit pas assez.

La conscience n'est pas elle-même la loi. Elle n'est que le juge, le magistrat subalterne qui doit prononcer d'après la loi; ses arrêts n'ont de force qu'autant qu'ils sont sanctionnés par un tribunal supérieur, ses décisions ne sont valables qu'autant qu'elles s'accordent avec la règle éternelle.

Elle fut empreinte, cette règle, dans l'âme des habitans d'Eden; la main du Créateur l'y grava

(1) Eclès. VII, 29.

dans toute son intégrité; mais comme la vérité sympathise avec l'innocence, il y a une affinité secrète entre le péché et l'erreur; ils parurent ensemble sur la terre, et le jugement de l'homme fut obscurci, à l'instant où la pureté de son âme fut altérée. Un jour serein ne pouvoit plus luire désormais sur ce globe infecté par le vice.

Lors même que par une volonté droite et constante, nous saurions nous garantir toujours des illusions qui naissent de notre propre fonds, le commerce que nous soutenons avec nos semblables, nous expose à la contagion de celles qu'ils se font à eux-mêmes. Nous les respirons avec l'air. Elles nous environnent et nous pressent. Education, exemple, préjugés de nation, d'état, de famille, de société, de siècle, combien de causes diverses qui tendent à altérer en nous l'instinct précieux de la conscience! Elle a besoin d'un point d'appui qui la préserve des variations de l'esprit humain. Elle a besoin d'être éclairée par la lumière d'une région supérieure, par une lumière fixe et constante comme les perfections de Dieu même. Elle a besoin d'une révélation.

J'appelle ici l'expérience en témoignage. Fixez vos regards sur les âges passés. Voyez chez les nations même les plus généreuses et les plus éclairées, ce qu'étoit devenue la conscience. Voyez

comment elles firent gloire de la férocité, de la vengeance; comment elles se firent, une religion même de ces désordres honteux, dont la nature toute seule nous apprend à rougir.

Et si, pour vous convaincre de l'insuffisance des lumières naturelles, c'est trop peu de l'exemple des païens qui n'ont pas connu l'Évangile, ajoutons-y celui des chrétiens qui l'ont abandonné. Il semble au premier coup-d'œil que même en perdant la foi, ils ne sauroient retomber dans les mêmes excès. J'avouerais que la divine image de la vertu qui s'est montrée à leurs yeux dans toute sa perfection, ne peut s'effacer sitôt de leur souvenir. Le flambeau dont ils s'éloignent, répand encore quelque jour dans leur âme : timides dans leurs premiers pas, ils sont retenus quelque temps, si je puis parler ainsi, par les débris du frein qu'ils ont brisé : ils parlent encore de morale, de vertu, avec d'autant plus d'affectation peut être, qu'ils la chérissent moins réellement. Cependant, maîtres d'en altérer le code à leur gré, de retrancher ou de modifier ses préceptes suivant leur envie, ils ne tardent pas à mettre des vertus de fantaisie à la place des vertus réelles : ils exaltent, ils revêtent de noms pompeux, certaines qualités naturelles, et les substituent aux devoirs difficiles. Au lieu de régler leurs penchans d'après la loi, ils modifient la loi d'après leurs penchans.

Ce n'est pas tout. Comme ils ne voient plus de paradis et d'enfer au bout de la carrière ; comme la loi n'est plus sanctionnée pour eux par des menaces et des promesses, ils n'ont plus à l'observer cet intérêt pressant d'espoir et de crainte attaché aux pensées de la foi. Ainsi la conscience, après avoir perdu ses lumières, perd encore son autorité. Alors ce même orgueil qui leur fit secouer le joug de la foi, achève d'endormir une conscience dégradée. Alors ils présentent le monstrueux contraste d'une conduite vicieuse, et d'une âme qui s'applaudit elle-même.

Je vais plus loin, M. F., et je dis que par la nature même des choses, le chrétien infidèle tend à surpasser le païen dans ses égaremens. Celui-ci erroit en quelque sorte, malgré lui-même ; il n'avoit pas cherché les ténèbres ; il s'y trouvoit placé ; souvent même un heureux instinct, une intention pure le rapprochoit de la lumière. Mais celui qui s'éloigne volontairement du flambeau de l'Évangile, suit une direction tout opposée. Il a méprisé la voix de la religion ; il a brisé son joug : agité par ce mouvement vif qu'excite en nous la résistance qu'il nous a fallu déployer, sa marche en est plus animée, plus rapide, et comme la chute de l'ange fut plus terrible que celle de l'homme, son aveuglement est proportionné aux

lumières dont il fut éclairé ; sa dégradation , son avilissement, à la haute perfection dont Jésus lui présenta le modèle.

Aussi, M. F., qu'avons-nous vu dans ces jours affreux où le démon de l'indépendance sorti du séjour infernal, avoit renversé les autels, et voilé le flambeau de la foi ; où, pour nous instruire et nous punir sans doute, la Providence avoit permis que cet esprit superbe ramportât sur l'église un triomphe momentané ? Où étoit alors la conscience ? Quelle vertu ne fut pas attaquée ? Quel vice ne fut pas préconisé ? Quel crime ne trouva pas des apologistes ?

C'étoit là, M. F., c'étoit là un essai de cette nuit funeste qui couvriroit l'univers si le Soleil de justice cessoit de l'éclairer. Ah ! pour conserver une conscience sans reproche , il faut à l'homme un guide céleste ; il faut que cette même main qui grava dans son cœur les principes de la morale , les y imprime de nouveau. Il faut qu'elle les sanctionne d'une autorité plus puissante. Il faut que la loi écrite en caractères ineffaçables soit attachée à une colonne que le bras de l'homme ne puisse ébranler.

Chrétiens, cet appui, cette colonne, vous le savez, c'est l'Évangile. C'est lui qui nous présente

la loi sans incertitude , et nourrit en nous la docilité d'esprit , la simplicité du cœur , nécessaires pour aimer et reconnoître la vérité. C'est lui qui déployant à nos yeux toute la perspective de l'homme , et sa destinée tout entière , nous montre les objets dans leur juste proportion , et nos démarches sous leur vrai jour. Voilà la règle inaltérable et précise. Voilà le Juge qu'on ne peut intimider ni corrompre. Il parle , et ses paroles ne passeront point. En vain le monde tient un autre langage ; en vain la passion murmure et cherche à vous séduire ; il parle , et vous connoissez la vérité ; à moins de lui fermer votre oreille , vous ne pouvez plus l'ignorer.

O Dieu ! la présomption avoit causé la chute de notre premier père ; elle avoit aveuglé l'homme. C'est par la soumission de son esprit à ton Esprit que tu as voulu le relever ; et cette foi que tu exiges de lui comme un tribut , ce sacrifice de l'orgueil de la raison , que tu lui imposes est en même temps le plus noble usage de la raison. Cette foi l'attache à la vérité. Elle est la gardienne , l'unique gardienne de la conscience. C'est peu de l'éclairer ; elle la réveille ; elle l'anime à remplir sa tâche ; elle en est le flambeau , l'âme , le principe de vie.

Ajoutons que c'est elle encore qui nous offre ce

qui manquera toujours à nos efforts, ce que demande notre indignité naturelle. En effet, chrétiens, ce n'est pas une vie sans tache, une vertu sans foiblesse, que nous pouvons offrir à notre Juge. Hélas ! que deviendrions-nous s'il l'exigeoit ? Mais une sincère repentance, un recours ardent au sacrifice offert pour nous sur la croix, cette foi qui nous unit à Jésus et nous revêt de sa justice, voilà ce qui peut nous tenir lieu d'une vertu sans défaut ; voilà ce qui complète le beau système de l'Évangile. Placée à côté de sa loi si pure et si sublime, qui toute seule porteroit le désespoir dans notre âme, la doctrine consolante d'un Sauveur y fait renaître le calme ; elle met en harmonie notre indignité avec nos brillantes destinées ; elle peut seule accorder la majesté et la clémence du Souverain ; elle peut seule donner à l'homme une confiance raisonnable, une sécurité réfléchie.

Eh ! pourroit-il se croire sans reproche, l'être doué d'une âme sensible, et qui rejetteroit ce Médiateur divin qui se présente à nous sous les traits touchans de l'amour et des bienfaits ? Pourroit-il se croire sans reproche celui qui voudroit séparer ce que l'Évangile a joint ; *la foi et la bonne conscience* ? Pourroit-il se croire sans reproche, celui qui sur des préventions, sur un examen incom-

plet, et sans examen peut-être, rejetteroit une doctrine qui nous annonce cette grande, cette ravissante nouvelle d'un Dieu qui a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique au monde, afin que quiconque croiroit en lui ne pérît point, mais qu'il eût la vie éternelle (1); celui qui ne donneroit pas à l'examen d'une telle doctrine, ô légèreté, ô petitesse, ô honte de l'esprit humain! l'intérêt, l'attention qu'obtiendroient de lui les titres d'un chétif héritage?

Ah! je suis loin de juger avec rigueur, de condamner avec sévérité ceux qui ont eu le malheur de perdre la foi : je suis bien plus disposé à les plaindre. O Dieu, tu mettras dans la balance, et l'exemple du siècle, et les sophismes des docteurs de mensonge, et les préjugés de l'éducation, et les penchans de la jeunesse, et toutes ces circonstances qui ont préparé leur chute. Mais cependant, que je ne voie jamais une âme immortelle, une âme à qui la mienne seroit unie, courir cette chance redoutable, repousser ton Fils qui s'offre à la conduire à toi, se soustraire à ta clémence, et provoquer ainsi ta justice. Que ces chrétiens auprès desquels tu m'envoies, ne cessent jamais d'invoquer le Seigneur que tu nous as donné. Qu'ils attendent de lui

(1) Jean III, 16.

seul leur salut, et qu'à leur dernière heure le nom divin de Jésus, errant sur leurs lèvres mourantes, porte la sérénité dans leur âme.

Et à quoi tient-il, Seigneur, que ces hommes rachetés de ton sang, marqués de ton sceau par l'eau du baptême, élevés dans le sein de ton église, à quoi tient-il qu'ils ne reçoivent tous avec transport la main secourable que tu leur présentes, qu'ils ne t'adorent comme leur Maître et leur Sauveur ?

Examinez, M. F., et vous croirez. Etudiez la religion avec l'impartialité, l'attention, la droiture que demande un si grand intérêt. Etudiez-la, jugez-la, non comme, hélas ! il est trop commun de le faire, d'après les conversations qui l'outragent, les écrits qui l'attaquent, où l'on ne trouve que les sophismes de la mauvaise foi, la logique du mensonge ; mais d'après les écrits des vrais sages qui consacrèrent leur génie à la défendre, et qui nous offrent avec la gravité du style, la droiture de l'intention, la force et la solidité des raisonnemens. Etudiez-la surtout dans l'Évangile, dans ses rapports avec une âme simple et droite. Entretenez-vous souvent avec Dieu : élevez votre âme au Père des lumières, avec une intention pure, avec un désir sincère de connoître la vérité, de vous approcher de lui. Il agréera sans

doute une telle requête; et comme la foi se nourrit des sentimens du cœur, plus encore que des réflexions de l'esprit; comme c'est surtout par le cœur que l'on croit; comme cette foi du cœur naît de l'habitude de s'occuper de la religion, de s'en occuper beaucoup; que ses promesses, ses espérances, les grands objets qu'elle vous présente fassent le sujet de vos pensées habituelles, de vos méditations les plus chères. Ainsi les vérités de la religion s'identifieront avec vous, deviendront une partie de vous-mêmes : vous en aurez bientôt une persuasion sensible, intime, semblable à celle de votre propre existence, et dès-lors nécessairement féconde en bonnes œuvres; cette persuasion en un mot, dont parloit Saint Paul, dont il décrivait les fruits heureux en ces termes : *Etant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu* (1).

Tels sont, M. C. F., les moyens d'acquérir l'inestimable trésor d'une bonne conscience. Conservez avec soin son instinct précieux. Conservez-lui sa force et son autorité en ne lui résistant jamais. Conservez-lui sa droiture et ses lumières naturelles en ne cherchant jamais à les obscurcir, en ne permettant jamais aux passions de la

(1) Rom. V, 1.

séduire. Mais en même temps pour la diriger avec sûreté, pour la mettre à l'abri d'erreur et d'illusion, empruntez le flambeau de la foi, et pour obtenir ce que vous ne pourriez jamais atteindre par vos efforts et vos vertus, recourez avec humilité, avec ardeur, avec émotion, au grand Rédempteur du genre humain.

Alors vous aurez fait tout ce que la raison et la religion demandent de vous. Alors vous posséderez le plus précieux des biens. Alors vous pourrez penser sans crainte à ce moment redoutable où vous serez appelés à paroître devant le souverain Juge. Alors vous aurez la paix du cœur, cette *paix de Dieu* que Jésus promettoit à ses disciples.

Donne-nous-la toi-même, o mon Sauveur ! Inspire à tous ceux qui composent cette assemblée, le généreux dessein de travailler à l'acquiescer, en suivant les traces de ton apôtre. Puissent-ils en goûter les douceurs jusqu'à la fin de leur vie, et à l'heure de la mort. Amen.